

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Charles SCHMIDT

Consignes... Compliment de clôture 1934

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 182-185

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CONSIGNES...

Aussitôt après la « clôture » de l'année scolaire 1933-1934, nous avons demandé à M. Jean-Charles Schmidt le texte de l'allocution qu'il venait de prononcer au nom de ses camarades sortants. Qu'on le veuille ou non — et il serait attristant qu'on ne le voulût point —, l'instant où ces grands enfants nourris ici depuis de longues années, quittent cette Ecole, — comme une première Alma Mater —, cet instant est toujours grave, il a toujours quelque chose d'émouvant... Et c'est pourquoi les paroles qui se disent alors, laissent un sillage plus marqué, surtout quand elles ont l'accent personnel et le sens vigoureux de celles qui suivent, et dont on voudrait, en les imprimant, prolonger et multiplier la bienfaisance. C'est un élève, un aîné sans doute, mais un jeune tout de même, qui parle à de plus jeunes, ses frères cadets. Écoutons-le :

Compliment de clôture 1934

M. le Chef du Département de l'Instruction publique,
M. le Prieur,
MM. les Chanoines,
Chers amis,

Elles sont charmantes les traditions. Ce sont elles qui, parmi les générations toujours nouvelles, maintiennent ce lien de bon aloi et permettent aux parents de revivre avec leurs enfants les instants marquants de leur adolescence si lointaine déjà ; elles qui ravivent, alors que le fils franchit les mêmes étapes, des souvenirs que l'on avait oubliés ; elles qui, les rendant tout à coup si présents, laissent apercevoir combien la vie est courte, combien tout se recoupe au lieu d'aller de l'avant.

C'est aussi pour se conformer à une tradition que les Physiciens de 1934 ont enseveli au cours d'un souper plein

d'entrain, les déboires scolaires et qu'aujourd'hui ils prennent, par ma bouche, la parole.

Compliment, si l'on veut, ces quelques phrases ; compliment : mot gênant à la fois et soulageant. Gênant, parce que l'on voudrait dire peut-être autre chose aussi ; soulageant, parce qu'il traduit bien nos vrais sentiments de l'heure.

Mais avant de m'acquitter d'une tâche aussi agréable, qu'il me soit permis de faire une digression en faveur de nos camarades plus jeunes.

C'est à vous, grands et petits, élèves du Collège de St-Maurice, que nous nous adressons ; croyez-nous, nous qui sommes vos aînés de quelques années à peine et qui avons encore tout frais les sentiments du collégien. Et voici ce que nous vous disons : sachez dès maintenant travailler intelligemment : pour vous-même, pour votre formation, pour votre avenir — et cela sans avoir besoin du stimulant des notes et encore moins de celui d'un examen de maturité. A qui travaille normalement, intéressé à ce qu'il fait, à qui sait s'enthousiasmer pour une langue, latine ou grecque, l'examen final sera de si peu d'importance qu'il ne sera que l'occasion de laisser éclater d'une manière chic, légère, apparemment sans y prendre garde, un travail profond, sérieux et sûr — parce qu'il fait partie de votre vie.

Avez-vous peut-être déjà vu échouer, en histoire ou en littérature, un camarade interrogé sur un auteur de prédilection ? Non. Eh bien, efforcez-vous, de sorte que tout votre travail devienne un travail de prédilection. Dans ces conditions-là, l'étude devient une joie, l'on se met à sa table avec un appétit de science comparable seulement à celui qu'excite la boutique du pâtissier voisin.

Si vous n'avez pas cet appétit-là, pourquoi d'ailleurs faire des études et traîner ensuite toute votre vie, dans

n'importe quelle carrière, libérale ou religieuse, cet ennui, ce sentiment de contrainte ? Est-ce parce qu'il y a le pain quotidien à gagner, est-ce par routine, parce que vous êtes embarqués ainsi et qu'il faudrait une volonté trop personnelle pour changer de direction ? Pauvres raisonnements !

Tout d'abord, le pain quotidien, on le gagne de cent façons diverses, principalement en le cultivant soi-même — ensuite, une carrière libérale ou religieuse est une dignité : il faut être vraiment l'élite d'un pays pour prétendre le diriger. Plus que jamais le siècle qui vient recherchera le mérite, fût-ce parmi les plus humbles, et l'élèvera.

De quoi s'agit-il, en effet, ici-bas ? De faire bonnement son bonhomme de chemin et puis de mourir pieusement — ou bien de vivre en soldat, qui a soif de conquête et de responsabilité, de vivre en chef qui sait qu'il a un peuple à conduire à la béatitude ?

Il est incompréhensible qu'il y en ait qui puissent vivre sans s'occuper des autres.

Votre devoir, mes amis, est d'aimer vos études, de viriliser vos âmes, de vous faire une mentalité de soldat.

Préparez-vous sagement pour cela tout au long de votre collège en faisant confiance à vos maîtres. Ils veulent sincèrement votre bien, même s'ils n'en ont pas l'air — et si quelquefois leurs cours vous paraissent ennuyeux, c'est certainement parce qu'ils n'ont pas découvert dans vos yeux la flamme de l'intérêt.

Et c'est à vous de vous intéresser.

Il est inouï ce que, en ce sens-là, des élèves peuvent changer un professeur.

Donc, plus d'hésitations, chers amis ; faites ample provision de santé durant ces vacances, donnez-vous-en à cœur joie, faites beaucoup de sport. Souvenez-vous que les vacances et l'année scolaire ne sont pas deux choses distinctes, mais se complètent mutuellement, que les vacances donnent à l'année scolaire son caractère de fini, son cachet — qu'elles sont par excellence l'école de la vie.

Et vous, Messieurs, soyez remerciés pour toute la bienveillante sollicitude dont vous nous avez entourés, particulièrement vous, nos maîtres, allant parfois jusqu'à éprouver de la maturité une crainte plus grande que vos élèves. Aussi, nous vous souhaitons de tout cœur de pouvoir longuement encore vous dévouer à la formation des générations qui se succèdent et qui, elles, emporteront dans la vie un souvenir quelquefois ému des maîtres de la dernière année.

Nous n'oublions pas que c'est à la clairvoyante bonté de Mgr Burquier, notre Evêque et vénéré Supérieur à tous, que nous devons les professeurs qui, par leur activité désintéressée, développent en nous les qualités nécessaires ; — nous n'oublions pas non plus que nous les devons à l'intelligente compréhension de M Lorétan, Chef du Département de l'Instruction publique, sous l'impulsion de qui l'instruction en Valais continue à faire de réjouissants progrès.

Quant à notre belle et chère patrie, qu'elle sache que ces jeunes gens qui aujourd'hui quittent le Collège et entrent dans la vie, veulent être dignes d'elle et se montrer de vrais hommes prêts à la servir.

A tous, joyeuses et saines vacances !

St-Maurice, le 11-VIII-34.

JEAN-CHARLES SCHMIDT